CINÉFRANCE STUDIOS
PRÉSENTE

PAR LE RÉALISATEUR DE INDOCHINE
OSCAR© DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

JULIA
DE NUNEZ

CLOVIS
CORNILLAC

JULIEN
DE SAINT JEAN

LA RÉPARATION

UN FILM DE
RÉGIS WARGNIER

LE 16 AVRIL AU CINÉMA

NOUR FILMS

LE CANALS NOIR 2018 | 1 | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 1

CINÉFRANCE STUDIOS
PRÉSENTE

LA RÉPARATION

UN FILM DE
RÉGIS WARGNIER

2025 – France – 1h44 – VF – Image 1.85:1 – Son 5.1

LE 16 AVRIL AU CINÉMA

Matériel presse disponible sur www.nourfilms.com

DISTRIBUTION FRANCE
Nour Films
01 83 81 14 94
contact@nourfilms.com

RELATIONS PRESSE
Dominique Segall & Simon Blanc
sblanc@dominiquesegall.com
06 77 11 99 08

SYNOPSIS

Quelques heures avant l'attribution de sa 3ème étoile, le célèbre chef Paskal Jankovski disparait avec son second lors d'une partie de chasse. À 20 ans, sa fille Clara se retrouve seule aux commandes du restaurant. Deux ans plus tard, elle reçoit une mystérieuse invitation pour Taïwan...

ENTRETIEN AVEC RÉGIS WARGNIER

Auteur, réalisateur

Votre film porte le titre de *La Réparation*, conséquence de la disparition de deux de ses personnages. Pourquoi le thème de la disparition vous intéresse-t-il ?

À travers un événement, plutôt une circonstance, la disparition d'un membre d'une famille que je connaissais de longue date. J'ai été témoin de la « nouvelle existence » de cette famille. Où chacun a sa propre réaction : le temps passant certains conservent le besoin aigu de savoir, de comprendre, pourquoi, comment ? que faire ?...
D'autres se coulent lentement dans le doute et l'énigme, les préférant à la certitude d'un drame ou d'une conclusion définitive.
J'ai suivi l'enquête, les va et vient des sentiments, les attentes, les espoirs déçus, l'envie de renoncement.
Dix mille personnes disparaissent, sans laisser de traces, chaque année en France. Et on en parle peu, c'est un peu comme un secret, inavouable.
Ces réflexions ont constitué le point de départ de l'écriture du scénario de *La Réparation*. C'est ainsi que le désir de filmer est revenu un jour, il s'est imposé à moi, après une longue absence, presque dix ans. « Le cinéma est dans ma vie, ma vie est dans le cinéma » Je pense souvent à cette phrase d'un grand réalisateur italien.
On peut vivre dans le cinéma, sans pour autant faire des films. Il y a la fréquentation des festivals, où l'on découvre les œuvres avant que la rumeur ne s'en empare, les rencontres qu'on y fait, il y a la lecture des scénarios écrits par les autres, au nom de l'amitié, ou au sein de commissions en charge du soutien des projets de films… pour ma part, j'ai présidé durant quatre ans plusieurs commissions au CNC, en charge de l'aide aux éditeurs de DVD, et aussi de l'aide à la numérisation. Et je n'ai jamais cessé d'aller au cinéma, voir les films en salles.

Pourquoi avoir choisi un personnage féminin, Clara, comme thème central de *La Réparation* ?

Quand je pense aux films, et aux personnages qui ont marqué mes débuts de spectateur dans les salles de cinéma, les figures féminines s'imposent, telles Brigitte Bardot dans *Le Mépris*, Lauren bacall et Dorothy Malone dans *Écrit sur du vent*, Eva-Marie Saint dans *La mort aux trousses*, et tant d'autres…

Je ne me souviens pas de grand film romanesque sans une héroïne féminine.

Clara est effectivement le point de départ et le personnage central de *La Réparation*.

Elle traverse cet âge, fragile et ardent, de la délivrance.

L'âge où l'on sort de l'obéissance, de l'influence, de la dépendance.

Un passage obligé, une traversée, qui requièrent toute son énergie. Mais rien ne l'a préparée à ce coup de tonnerre, la disparition de son père et de son amant. Ni à affronter les événements qui en découlent et viennent chambouler sa vie. Elle prend la fuite pour tenter d'échapper à la réalité, jusqu'au jour où elle se sent prête pour partir à la recherche de la vérité.

Quel lien unit ce chef gastronomique à sa fille ?

Depuis le départ de sa femme, Paskal a reporté toute son affection et son amour sur sa fille.
Il est aussi très admiratif des talents culinaires de Clara, et de son intuition dans son approche et son travail sur les saveurs.
Il la croit capable de grandes choses même si elle n'a pas encore fait ses preuves.
Et Clara se retrouve seule avec, sur les bras, un restaurant en pleine lumière, au sein d'une équipe qui ne la légitime pas. Or, plus ce personnage était fragile, ou en danger, plus il me semblait intéressant.

La haute gastronomie est un univers très codifié. Vous y êtes-vous immergé pour écrire le scénario ?

C'est avant tout le comportement des cuisiniers qui m'intéressait : leur chemin, leurs attitudes. A priori, ces hommes et ces femmes sont, comme les cinéastes, des chefs d'équipe et des metteurs en scène de leur cuisine. Mais je voulais comprendre comment la perfection et l'excellence deviennent obsessionnelles et forgent les caractères.
A Taïwan j'ai pu faire la connaissance d'André Chiang, chef du restaurant « Raw », à Taipei, qui sert de décor au film. Après avoir été formé à Montpellier et à Paris, André a ouvert un établissement à Singapour, qui a été triplement étoilé, puis il a choisi de rentrer chez lui, à Taïwan, pour créer « Raw ». Il désire maintenant se consacrer à l'éducation et la formation de jeunes chefs asiatiques, les étoilés de demain. En France, nous avons tourné au Moulin de Rosmadec. J'avais fait des repérages approfondis à la recherche du lieu idéal et c'est en Bretagne que nous l'avons trouvé. C'est un endroit formidable, beau et chaleureux, un vrai restaurant de terroir qui est en plus un lieu inspirant. J'y suis donc allé régulièrement, j'y ai amené Clovis Cornillac et en passant du temps avec lui dans les cuisines, avec le chef ou le sommelier, j'ai pu nourrir mon scénario, décrire les plats que je voyais, et André, à Taïwan, les a réalisés à son tour.

***La Réparation* aborde plusieurs genres cinématographiques, à la fois thriller, film d'enquête, film romanesque, film de voyage… Qu'est-ce qui a présidé aux choix de tous ces genres ?**

J'ai développé l'intrigue, les personnages, sans viser de coller à un genre défini, j'ai laissé les portes ouvertes, au gré des sentiments, des sensations, des tensions. La gastronomie s'est imposée comme fil rouge, à travers le goût surtout. Le goût est par essence un voyage, il peut devenir un partage. Et j'ai imaginé alors que la piste empruntée pour l'enquête serait celle de la mémoire des saveurs et du goût.
Il est donc difficile d'enfermer *La Réparation* dans une case. Cette histoire est comme nos existences, multiple. Peut-être l'élément dominant est la transmission, entre un père et sa fille…
C'est aussi, en conséquence, un parcours initiatique pour Clara. Et quand s'est imposé à moi le devenir de Clara et d'Antoine, qu'il leur faudrait consacrer leurs existences à réparer le drame dont ils étaient les protagonistes, je me suis dit que j'étais sur la bonne voie, et que cette histoire-là valait le coup.

***La Réparation* est également un film sur l'art de faire la cuisine, le plaisir des saveurs et celui des créateurs… ?**

Oui, les cuisiniers, les chefs, sont des créateurs. Le goût est l'expression d'une sensualité immédiate, le point de départ d'un élan créatif. Saveurs et équilibre, composition, émotion. Créer, c'est chercher, et chercher encore. D'où vient le talent ? Comment se transmet-il ? Le titre aurait d'ailleurs pu être « l'héritage » ou « la filiation ». Avoir du talent, c'est aussi une destinée. On s'y engage ou pas. Là est toute l'histoire de Clara.

Poursuivre cette histoire en Asie, était-ce une évidence pour vous ?

J'avais d'abord envisagé de tourner en Chine populaire, mais il me semble que les démarches pour y obtenir l'accord des autorités peuvent être longues et complexes. J'ai hésité ensuite entre la Corée du Sud et Taïwan qui sont deux grandes terres de cinéma mais c'est Taïwan et sa gastronomie riche et variée qui s'est imposée. Julien Deris, mon producteur, y ayant déjà travaillé, j'ai pu compter sur son expérience pour trouver, une fois là-bas, l'atmosphère que je recherchais, les décors et les acteurs. Et dès mon premier voyage, j'ai su que j'avais fait le bon choix. J'ai toujours aimé tourner loin de mes bases, à l'étranger, car cela me semble plus inspirant de tourner dans des endroits que je découvre. Et puis j'aime beaucoup travailler avec des équipes étrangères. C'est une communication directe, qui ne s'encombre de rien : nous sommes tout de suite ensemble. À Taïwan, j'ai eu la chance de pouvoir compter sur des gens remarquables, qui ont travaillé avec de grands cinéastes taïwanais. Nous sommes arrivés là-bas avec une équipe française très réduite qui ne comptait que quatre techniciens français, dont le directeur de la photographie et l'ingénieur du son. Et nos acteurs, bien sûr qui, grâce à cet accueil, ont très vite trouvé leur place.

Comment Clovis Cornillac s'est-il imposé dans la blouse du chef ?

Cela faisait longtemps que j'avais envie de travailler avec lui. Nous nous connaissons assez bien car il y a longtemps, je lui avais déjà proposé un rôle dans *Pars vite et reviens tard* (il n'était pas disponible).
Clovis a une qualité que j'aime beaucoup : il est metteur en scène. Et parce qu'il connaît la charge que nous avons sur les épaules, il est toujours au soutien (image sportive qu'il apprécierait). Sur le plateau, il était en confiance et se montrait toujours très disponible pour ses partenaires et l'équipe technique. En fait, sur un plateau, il est chez lui.

Comment Julia de Nunez est-elle devenue votre Clara ?

Je l'avais vue dans la série *Bardot* et malgré le rôle complexe qu'elle avait à incarner, son naturel m'a plu immédiatement. Julia est aussi une personnalité changeante qui peut passer d'un extrême à l'autre. Or c'était intéressant pour illustrer plusieurs états et moments de la vie de Clara. Maquillée ou non, les cheveux lissés ou ébouriffés, elle peut être bouleversante comme joyeuse. Elle se fondait parfaitement dans l'univers de la cuisine tout en restant à cette frontière intéressante où se trouve le personnage au début : elle est encore dans l'adolescence et ne veut pas spécialement en sortir. Deux ans plus tard, lorsqu'on la retrouve en Asie, ce n'est plus la même femme. Elle a tiré un trait sur l'enfance et vit, dans ce monde d'adultes, un moment de vie très personnel.

Avez-vous tout de suite pensé à Julien de Saint-Jean pour incarner Antoine ?

Non car à l'origine, cela devait être un homme plus âgé. Après avoir vu *Arrête avec tes mensonges*, d'Olivier Peyon et *Le Paradis*, de Zeno Graton, j'ai eu envie de rencontrer Julien. Moins de 48 heures après, il signait pour le film, et j'en suis ravi. Ce rajeunissement a modifié l'équilibre de leur couple, ils sont à égalité, et j'ai ressenti à quel point l'émotion serait plus forte de les voir, si jeunes, face à un drame qui fracasse leurs existences.

Louis-Do de Lencquesaing et Anne Azoulay forment un formidable duo…

J'ai toujours apprécié Louis-Do de Lencquesaing pour son élégance naturelle. Il a un côté hautain, orgueilleux et joueur, et sa façon de ne jamais avoir tort fonctionnait très bien pour jouer le rôle de Mangenot. Avec Sylvana, la chef qu'incarne Anne Azoulay, c'est un « je t'aime moi non plus » constant. Cette femme est une cuisinière qui fait très bien les choses, mais dans une immuable tradition, et cela agace le chroniqueur. Pourtant, il a besoin d'elle, ils se connaissent par cœur.

J.C. Lin, comment l'avez-vous rencontré ?

J.C. fait partie des premiers acteurs que j'ai vus à Taïwan, grâce à la remarquable directrice de casting que nous avions sur place. Il s'exprimait dans un anglais assez intéressant qui lui permettait de jouer sans être gêné par la langue. Par ailleurs, le personnage de Lian est énigmatique et quand J.C. apparaît à l'écran, il dégage une présence subtile. J'aimais l'idée qu'en le voyant débarquer à l'écran, le spectateur puisse se dire : « C'est peut-être lui la clé de l'énigme. »

Quelles étaient vos exigences en matière d'image ?

Pour permettre au spectateur de faire le même voyage que l'héroïne, il fallait le maintenir dans un mystère opaque qui s'éclaircit peu à peu. Par ailleurs, j'avais à cœur de filmer des lieux chargés de sens, à la fois élégants et intrigants, comme le grand hôtel de Taipei et le monastère dans la montagne. Et, comme toujours, j'ai apporté un grand soin à la sélection des lieux où la nature joue son rôle.
L'image est belle, certes (merci au directeur de la photographie, Renaud Chassaing), et j'ai toujours pensé que l'émotion pouvait aussi surgir d'affirmations esthétiques.

Julia de Nunez

par Régis Wargnier

J’étais très impatient de découvrir la jeune comédienne choisie par Danièle et Christopher Thompson pour incarner Brigitte Bardot. Je pensais à son audace, son courage (ou son inconscience, du haut de ses vingt ans ?), d’avoir accepté ce rôle-là, celui d’une jeune femme du siècle dernier dont l’irruption sur les écrans du monde entier a créé le mythe Bardot. Je pensais aussi au talent de Julia, avoir été à la hauteur de nos attentes. Julia est une nature, et sa qualité première est justement d’imposer son naturel. Passer un moment avec elle, afin que nous fassions connaissance, c’est la voir vivre les choses qu’elle raconte, son parcours, ses envies, ses curiosités, ses questionnements, ses étonnements.

Julia ne se cache pas, elle ne tente pas de créer une distance nourrie d’un intrigant mystère, ni d’imposer une réserve qu’il faudrait forcer pour se rapprocher d’elle. Elle est là, tout simplement. Et quand elle parle, qu’elle se raconte, les sentiments passent sur son visage et nous racontent la joie, la mélancolie, les doutes. Cette attitude est aussi un avertissement pour ses partenaires et les réalisateurs qui lui confient un rôle : il y aura le jeu, certes, mais c’est la vérité qui l’emportera. Sa spontanéité, sa présence immédiate imposent un mode de filmage, tourner des plans longs, et que la scène filmée s’inscrive dans le temps et sa durée réels, comme si « c’était pour de vrai », tel un prolongement des jeux de l’enfance. Travailler avec Julia, c’est traverser des moments de vérité. Et savoir les capter.

ENTRETIEN AVEC JULIA DE NUNEZ

Dans le rôle de Clara

Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce projet ?

C'est d'abord le sujet. Avant même de lire le scénario, j'étais touchée par cette relation père-fille et les thèmes de la filiation et de transmission m'intéressaient. Sans oublier la haute gastronomie qui est un univers toujours fascinant.

Connaissiez-vous le cinéma de Régis Wargnier ?

J'avais vu *Indochine*, un film mythique que ma mère m'avait montré, et j'associais son œuvre aux grands espaces et à des paysages asiatiques extrêmement bien filmés. Quand j'ai rencontré Régis, nous n'avons pas vraiment parlé du scénario de *La Réparation*, ni même du personnage de Clara, mais j'avais la sensation qu'il menait la conversation de telle manière qu'il pourrait en savoir plus sur moi et sur la façon dont je serais capable de donner vie à son héroïne. De mon côté, c'est aussi en discutant avec lui de tout et de rien que j'ai appris à cerner le cinéaste qu'il était. Bref, si notre échange pouvait paraître informel, rien dans cette conversation n'était vain.

Comment avez-vous appréhendé le personnage de Clara ?

J'ai commencé par appeler Daniel Marchaudon, coach avec lequel j'avais travaillé sur la série *Bardot*, pour décortiquer le scénario et faire une analyse psychologique profonde de ce personnage. Je ne crois pas trop à cette notion de « se mettre dans la peau d'un personnage » car je n'ai jamais l'impression d'incarner quelqu'un différent de moi. J'essaye plutôt de créer un personnage qui est une extension de moi.
Nous avons donc réfléchi à toute l'intériorité de Clara et cherché des ponts sur lesquels étendre ma pensée jusqu'à la sienne. C'est comme cela que je peux proposer ma propre interprétation. Et si le scénario est assez complet, s'il y a suffisamment d'informations, je suis en mesure de mettre de la chair entre les lignes et nourrir la séquence qu'il y aura à jouer. La question est de savoir, pour chaque scène, dans quel état psychologique se trouve le personnage en fonction de ce qu'il a vécu avant.

Comment vous êtes-vous préparée pour faire de cette jeune femme une apprentie chef ?

Nous avons eu peu de temps pour nous former à la cuisine mais à Pont-Aven, en Bretagne, j'ai eu la chance de travailler avec l'équipe du restaurant Le moulin de Rosmadec dans lequel on a ensuite tourné. C'était comme une formation express, un mini-stage d'observation de trois jours pendant lequel j'ai regardé la façon dont les cuisiniers travaillaient.
Mais au-delà des gestes, cette immersion m'a permis de comprendre d'où pouvait venir ce goût des bonnes choses, cette passion pour la cuisine et j'ai été capable de me raconter ma petite histoire sur les motivations de Clara.

Ce film étant marqué par deux parties distinctes, avez-vous eu le sentiment d'incarner deux femmes différentes ?

Oui effectivement. Au début de l'histoire, Clara a 20 ans et ne sait pas vraiment qui elle est. Elle est encore tellement sous la tutelle de son père que, d'une certaine manière, ça la brime un peu, ça l'empêche de s'envoler et de trouver son indépendance et sa liberté. Bien sûr, elle pourrait partir et assumer ses choix de vie mais cette fille est très attachée à son père et a tellement de mal à lui résister, à l'abandonner ou à décider de faire autre chose que ce qu'il attend d'elle qu'elle préfère lui mentir et cacher la relation qu'elle a avec Antoine.
Quand son père disparaît, elle se retrouve dans une situation terrible, incapable de faire le deuil puisqu'il n'y a pas de preuve tangible de sa mort. Elle est seule, sans aucune figure masculine puisque Antoine a disparu aussi et cette épreuve, aussi dure soit-elle, lui permet pourtant de réapparaître, plus indépendante et plus forte. Ce drame fera émerger chez elle une nouvelle force et lui donnera enfin la possibilité de suivre son propre chemin. Voilà pourquoi elle décidera de partir à la recherche de son père à Taïwan et de prendre un nouveau départ.

La transformation physique vous a-t-elle aidé à vous glisser dans sa peau ?

Le costume, la coiffure, le look aident toujours à aller vers un personnage. Je devais perdre du poids pour la seconde partie du film, je l'ai fait, et je constate que j'ai l'air moins juvénile.
Dans cette histoire, je pouvais aussi compter sur le décor car il influe toujours sur le jeu. Surtout s'il s'agit d'un changement de pays. Ce n'est pas comme au théâtre où il faut effectuer un travail d'imagination ; dans ce film je me déplace physiquement, on suit le même parcours que mon personnage et donc des comportements spontanés se sont imposés. Ce voyage m'inquiétait, partir longtemps et loin de chez moi m'a beaucoup coûté car j'avais le sentiment que j'allais laisser une part de moi. D'ailleurs, en rentrant de ce voyage, j'ai pu sentir que je n'étais plus tout à fait la même et j'ai modifié certaines choses dans ma vie.

Quel partenaire était Clovis Cornillac ?

Ne l'ayant pas croisé en préparation, je l'ai rencontré pour la première fois sur le tournage, et il était déjà en habit de chef. Cela m'a permis de le voir immédiatement comme mon père et je me suis même trouvé des airs de ressemblance avec lui ! Sincèrement, je trouvais que quelque chose dans le regard nous unissait, qu'on avait un peu les mêmes yeux, et une même forme de visage. Pour avoir déjà eu quelques pères au cinéma, je remarque qu'un lien particulier se crée naturellement à chaque fois ; je ne dirais pas que cela relève de l'automatisme, mais il y a une bienveillance évidente, un accompagnement.
J'ai beaucoup aimé jouer avec Clovis Cornillac car même si nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour nous connaitre, il se passait toujours des choses fortes pendant le tournage de nos scènes. Cette communion me permettait de ressentir très fortement les émotions de mon personnage et me donnait l'impression que nous avions réussi à faire exister ce lien père-fille. C'était très beau et c'est toujours très mystérieux de voir qu'avec certains partenaires il y a comme une évidence.

Comment Régis Wargnier vous dirigeait-il ?

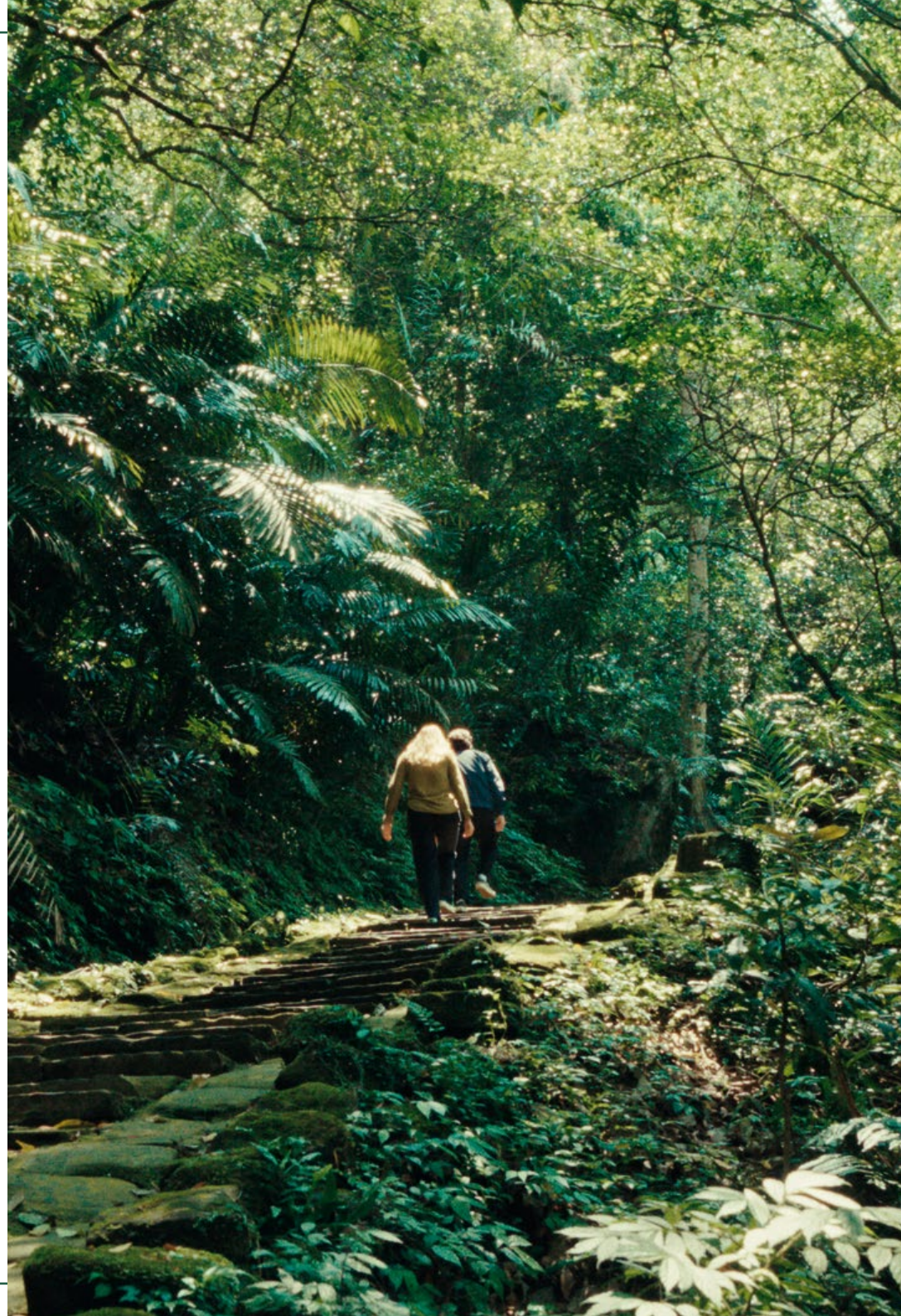
Il savait précisément ce qu'il voulait et l'endroit où il souhaitait nous emmener. L'enjeu était donc de trouver ma liberté d'actrice dans ce cadre-là tout en respectant la volonté du metteur en scène. Pour répondre à ce challenge il fallait être habile et pour la jeune actrice que je suis, c'était très formateur. Cela m'a beaucoup intéressé de voir le résultat car on note que dans le jeu de tous les comédiens du film, il y a une même couleur amenée par le metteur en scène. On a beau jouer avec ce que l'on est, il y a entre nous une essence commune qui était de la volonté de Régis.

Avez-vous gardé en tête un moment fort du tournage ?

Quand nous étions dans la ville de Kaohsiung au sud de Taïwan, nous avons tourné pendant trois jours, dans une chambre très exiguë où il faisait extrêmement chaud et où les maquilleurs bataillaient avec la sueur qui perlait sur nos visages. Cela créait une atmosphère un peu lourde, une tension et cela a provoqué chez moi un fou rire nerveux dont je n'arrivais pas à me débarrasser. Ça été un obstacle pour jouer une scène dramatique mais j'en garde un souvenir presque agréable.

Qu'est-ce que cette expérience aura pu vous apprendre ?

En tant qu'actrice, chaque projet m'enseigne quelque chose, et en tant que femme, on sort toujours un peu modifiée d'un tournage. Ce qui est inattendu, c'est qu'en voyant le film, ce personnage de Clara m'est apparu très éloigné de moi alors que pendant que nous tournions je me sentais extrêmement connectée à elle et à ce qu'elle ressentait. J'ai compris que ce n'était pas neutre d'endosser un rôle car c'est l'occasion de développer, et dans son corps et dans sa tête, des émotions qui s'ajoutent aux nôtres. Quand arrive la fin du tournage, on est forcément triste que l'aventure soit terminée, mais aussi soulagé de rendre ses émotions au personnage.



ENTRETIEN AVEC CLOVIS CORNILLAC

Dans le rôle de Paskal

Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce projet ?

Régis Wargnier ! J'ai senti qu'il avait envie que j'illustre ce personnage car mon visage était susceptible de s'imprégner rapidement dans la tête des spectateurs et d'y rester ancré pendant son absence de l'écran. Je devais générer cela chez lui donc j'y suis allé de bon cœur. Car ce personnage est aussi important par son absence que par sa présence, finalement. Il est essentiel au récit mais la part de la jeunesse, des acteurs de la jeune génération est également très importante dans ce film. D'ailleurs, comme les paysages, Régis les filme magnifiquement.

Votre personnage a néanmoins une sacrée personnalité. Comment le décririez-vous ?

C'est un mix des grands chefs que l'on peut connaître et de ces hommes qui ont créé une entreprise et qui sont tout près d'atteindre leur objectif final. Paskal est sur le point de décrocher sa troisième étoile au Guide Michelin et comme ces chefs dont la carrière a été menée par ce challenge, il est au bout ou au bord de quelque chose. On sent qu'il a tellement lutté pour en arriver là, que ce défi était un tel moteur pour avancer, inventer, créer, qu'il ressent tout à coup une forme de fragilité et de vertige. C'est le paradoxe que vivent beaucoup de ceux qui sont près d'atteindre leur but ; cela ressemble presque à une petite mort. Évidemment, l'intérêt du film n'est pas de savoir ce que Paskal va vivre mais, à travers ce personnage, *La Réparation* interroge sur ce après quoi on court, et sur l'importance de trouver un sens à sa vie et la place qu'on occupe.

Avoir déjà joué un cuisinier dans la série *Chef* vous a-t-il aidé à retrouver les gestes de votre personnage ?

Quel que soit le métier que je dois interpréter, j'ai toujours le souci de ne pas trahir ceux qui l'exercent vraiment. L'idée n'est pas de se former à la technique mais d'être crédible dans sa façon de se comporter. Ici, je devais savoir me déplacer dans la cuisine, attraper une poêle, toucher les aliments, parler à mes équipiers et regarder ce qui se passe dans

la brigade. Ce sont des détails que l'on peut repérer en observant les professionnels et j'ai eu la possibilité de le faire au Moulin de Rosmadec. Comme j'aime les gens et les rencontres, c'est toujours un moment de plaisir pour moi, mais le personnage reste écrit et il faut en faire quelque chose avec le regard du metteur en scène qui vous emmène dans la direction qu'il souhaite.

Et la filiation, comment se l'approprie-t-on ?

C'est pareil, c'est du jeu et le principe du jeu, c'est de croire en ce qu'on fait. Si on n'y croit pas, il y a peu de chance que les sentiments traversent l'écran. Je n'ai donc pas cherché à nouer une relation particulière avec Julia, j'ai fait en sorte qu'elle croit en ma paternité le temps de chaque scène et que le spectateur aussi.
Ayant deux filles de 24 ans, je sais néanmoins ce que signifie avoir de grands enfants et avec Julia il y avait quelque chose de l'ordre de l'instinct. Ne connaissant pas cette jeune actrice, il y a eu aussi une notion d'immédiateté. Mais cela fait partie du charme de notre métier : tout ne se passe qu'entre « moteur » et « coupez ». C'est très agréable d'ailleurs d'avoir en tête ce moment très bref et circonscrit car cela permet d'appréhender beaucoup de rôles ou de situations très éloignées de soi. On peut alors jouer le pire ennemi d'un homme qui, dans la vie, est un super copain.
Évidemment, c'est agréable de très bien s'entendre avec ses partenaires en dehors du plateau mais ce n'est pas essentiel et les rôles qu'ils tiennent par rapport au mien n'interfèrent pas dans nos relations.

Quelle partenaire était Julia de Nunez ?

Je l'ai trouvée très entière, elle a un côté rock'n'roll qui fait d'elle une nature. Elle ne passe pas inaperçue, n'est pas fade, elle a quelque chose de plein et je trouvais cela extra pour donner de la chair à Clara. Julia est une jeune femme que la caméra aime beaucoup car elle a un physique très graphique, comme actrice, elle est juste, et donc je pense qu'elle a de belles années devant elle au cinéma. Ça fait plaisir d'ailleurs de partager ce film avec tous ces jeunes acteurs car nous avons besoin de comédiens comme eux, à la fois frais, impliqués et travailleurs.

Comment Régis Wargnier vous dirigeait-il ?

Dans un esprit de camaraderie. Comme je connaissais presque tous les techniciens, je pense qu'il me voyait plus comme un complice et un pilier sur lequel il pouvait parfois se reposer. Il a dû avoir cela avec d'autres acteurs chevronnés car nous ne sommes pas des gamins et cela fait suffisamment de temps qu'on se croise et qu'on suit nos travaux respectifs pour avoir un rapport différent que celui que les metteurs en scène ont avec des jeunes comédiens. Cela n'empêche pas de donner des directions mais c'est un échange et cela relève plutôt du détail ; en tant qu'acteur, je propose des choses et il prend ou pas. Mine de rien, le métier compte car le fait d'avoir de l'expérience influe sur les propositions et la manière de se comporter sur un plateau. Cela affûte l'acteur qu'on est. Comme la vie d'ailleurs. Or il savait que j'étais là pour lui et qu'en aucun cas, je ne serais une source de souci.

Faire exister votre personnage en peu de temps était-il une pression pour vous ?

Non car ce n'est pas mon affaire ça, c'est celle du metteur en scène. Quand on réalise un film, ce genre de chose est de notre responsabilité : si le personnage ne parvient pas suffisamment à exister pour que son absence soit palpable et poignante, c'est qu'on s'est trompé d'acteur ou qu'il y a un problème dans la narration ou dans le montage. Ma responsabilité, en tant qu'acteur, est de faire de mon mieux sur le plateau pour que le travail soit accompli – mon moteur n'est pas de jubiler. Vouloir exister à tout prix serait dommageable pour le jeu, mais aussi le récit et la qualité de l'œuvre.

Quelle fut votre réaction en voyant le film ?

Non seulement je l'ai trouvé très réussi mais je me suis dit qu'il ressemblait beaucoup à Régis et j'étais content de voir que c'était le film qu'il voulait faire. Il n'y a rien de plus agréable quand on est réalisateur car c'est beaucoup de travail, de passion, d'envie. Quant à moi, même si je laisse une belle part à la jeune génération, je suis très heureux qu'on ait pu partager cette aventure ensemble.

ENTRETIEN AVEC JULIEN DE SAINT JEAN

Dans le rôle d'Antoine

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

C'est une histoire un peu folle. Je venais de rentrer de vacances, lorsque mon agent m'a appelé pour me parler du film de Régis Wargnier. Je ne le connaissais, je l'avoue, que de nom et de réputation. Quelques heures avant le rendez-vous, j'ai donc amassé un maximum d'informations mais je me sentais pris de court. Toute mon inquiétude s'est évanouie quand je me suis retrouvé face à lui. En plus d'être très agréable, il se montrait curieux de ma personnalité et de mon travail. Il me trouvait un peu jeune pour le rôle d'Antoine, mais tout de suite, j'ai eu envie de le convaincre que je pourrais l'incarner. À la fin de l'entretien, Régis m'a remis le scénario que j'ai dévoré, tout comme ses précédents films, dès que je suis rentré chez moi. À l'image de tout son travail de réalisateur, il m'a semblé que *La Réparation* était susceptible d'emmener le spectateur ailleurs en dépassant les frontières du genre. Le lendemain, j'ai rappelé Régis pour lui dire que je me sentais capable d'incarner le personnage d'Antoine et je rejoignais son plateau six semaines plus tard.

Qu'est-ce qui vous plaisait tant dans cette aventure ?

C'était un style de cinéma que je n'avais pas encore exploré et cela m'intéressait de m'y plonger. Je voulais aussi avoir la chance de travailler avec un réalisateur aussi prestigieux que Régis Wargnier car peu de cinéastes font des films comme lui. Je savais que dans sa façon de diriger c'était un metteur en scène très précis, en rupture avec ce que j'avais pu connaître par le passé. Sur mes précédents rôles, j'avais toujours eu une grande liberté d'interprétation, et comme je pense qu'il faut savoir jouer de toutes les manières, avec des méthodes de travail et des directions différentes, j'ai voulu me frotter à la sienne.

Qui est cet Antoine que vous deviez incarner ?

C'est un jeune homme qui a la chance de pouvoir choisir sa vie, contrairement à Clara, qui a réglé ses pas sur ceux de son père. J'avais beaucoup d'empathie pour ce personnage car lorsqu'on est jeune, tout s'offre à nous, on veut pouvoir s'aimer, rester ensemble, partir au bout du monde.

Comment vous êtes-vous glissé dans la peau de ce personnage ?

Avant de me plonger dans les émotions d'Antoine, j'ai adopté une approche plutôt technique. Ayant un phrasé assez rapide, je devais ralentir le rythme, et aussi trouver une liberté dans cette langue, somme toute assez écrite pour un film contemporain.
Au quotidien, je travaille avec une coach qui me fait tester beaucoup de choses. Ces expérimentations me permettent d'arriver sur les plateaux, doté d'une certaine flexibilité. Mais avec Régis, cela passait par une forme de mimétisme : il lisait mes répliques et ainsi il m'indiquait la tonalité qu'il souhaitait. Cette méthode était inédite pour moi, et formatrice.
Et puis j'ai dû m'immerger dans le monde de la cuisine. Pour moi qui suis adepte des plateformes de livraison, c'était une odyssée ! Le temps d'un week-end, je suis donc parti en Bretagne pour m'installer au Moulin de Rosmadec, notre lieu de tournage. J'y ai découvert des métiers dont j'ignorais l'existence, avec tout un tas de règles et d'attitudes. C'est un milieu très singulier qui compte de nombreux codes auxquels j'ai dû m'adapter. Mais pour jouer le rôle de second en cuisine, il fallait avoir cette aisance, savoir instinctivement où se trouve chaque chose et se sentir vraiment impliqué au cœur de la brigade.

Comment Régis Wargnier vous dirigeait-il ?

Il sait précisément ce qu'il veut dans sa mise en scène : il n'y a pas de scripte sur son plateau et Régis travaille avec une grande économie de plans. Nous ne faisions que très peu de prises, quatre au maximum, car c'est un cinéaste qui prend constamment des risques : si un plan ne fonctionne pas, il l'abandonne. En tant qu'acteur, c'est à la fois agréable et vertigineux car nous n'avions pas droit à l'erreur, il fallait que tous les comédiens soient bons au même moment. Mais chacun avait sa place et nous nous sommes habitués à cette méthode de travail.
Et le plus amusant c'est que Régis est capable de passer de la concentration totale à un rire franc en quelques secondes car il est aussi quelqu'un de très drôle.

Ce film mêle la cuisine et l'amour, les deux se nourrissent-ils mutuellement dans le jeu ?

Ce n'était pas si simple car dans l'histoire, Antoine et Clara cachent leurs sentiments à Paskal. Les moments de tendresse se déroulent donc toujours en dehors des cuisines. Au cœur de la brigade, leur amour se manifeste par des jeux de regards, des empêchements.

Quelle partenaire était Julia de Nunez ?

Je ne connaissais pas Julia et je peux dire que nous nous sommes pratiquement rencontrés sur une scène d'amour puisqu'elle s'est tournée lors des premiers jours du tournage. C'était assez intimidant, mais nous nous sommes rapidement entendus, et Julia est vite devenue une amie. Dans la vie elle est quelqu'un de très drôle, d'exubérant, qui dit ce qu'elle pense, et cela la rend très touchante. En tant qu'actrice, elle a une réelle intensité dans son jeu, dans son regard, mais aussi une diction qui n'appartient qu'à elle. Il y a eu une complicité immédiate dans le jeu, nous avons su très vite comment nous donner la réplique et nous entraider pour être toujours au meilleur. C'est une vraie relation de confiance qui nous pousse à s'améliorer.

Que représentait Clovis Cornillac pour vous ?

Ayant vu beaucoup de ses films, j'étais forcément impressionné lorsque je l'ai rencontré. En fait, j'ai eu peu de jours de tournage avec lui, mais à chaque fois il s'agissait de scènes intenses, de conflits. Très vite, une forme d'entente, de confiance, s'est installée entre nous car nous devions être efficaces en se connaissant à peine. Mais Clovis est quelqu'un de très précis qui sait exactement ce qu'il donne sur chaque prise, et j'ai pu m'appuyer sur son expérience.

Avez-vous un souvenir marquant de ce tournage ?

En tant que cavalier, la scène d'ouverture m'a beaucoup plu à tourner, d'autant qu'elle m'apparaissait comme un clin d'œil au *Comte de Monte-Cristo* dans lequel je venais de jouer. Mais c'est véritablement la projection du film qui m'a impressionné. L'image, sublime, renforçait le caractère romanesque de toutes ces scènes que nous avions tournées.

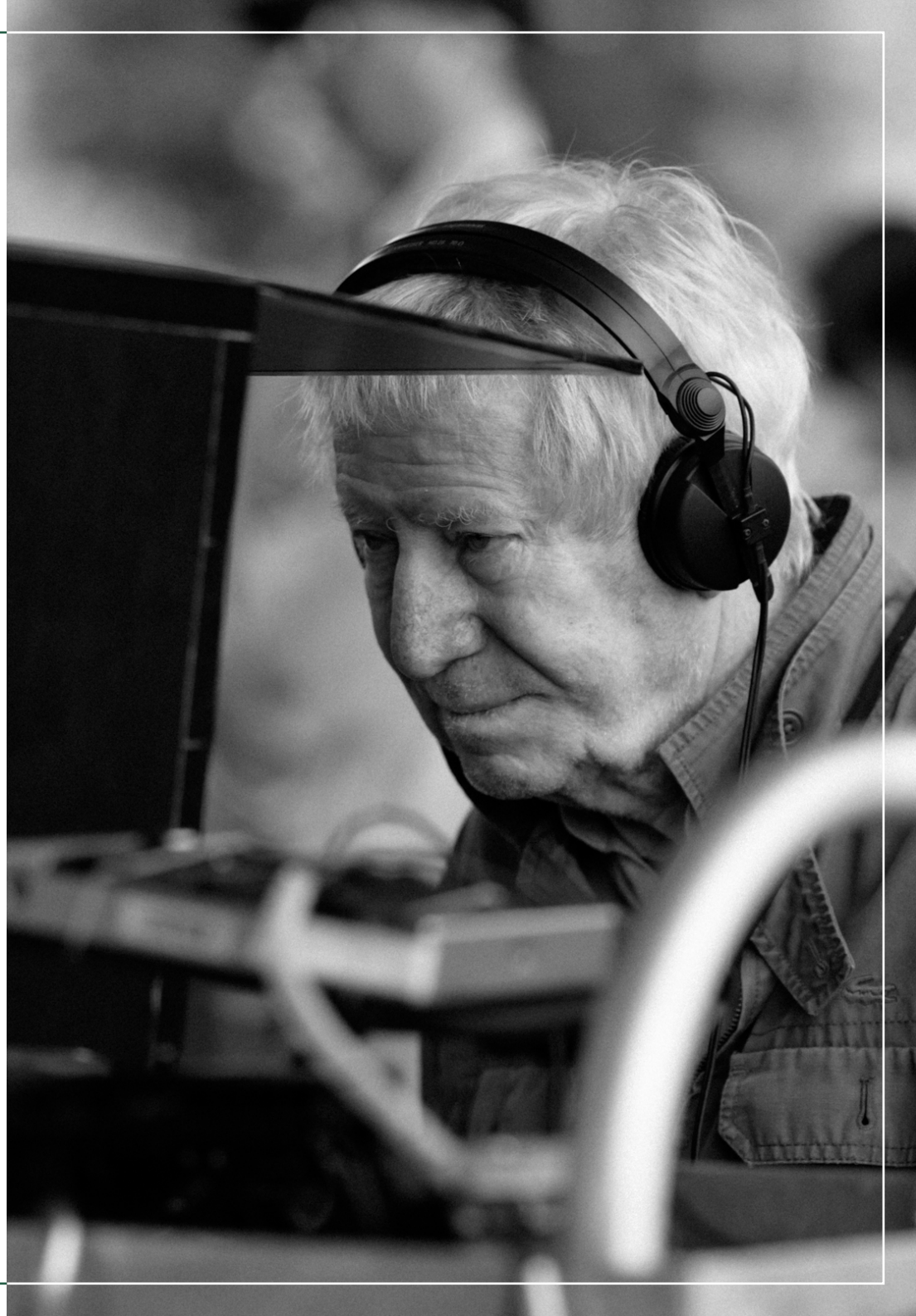
RÉGIS WARGNIER

Biographie

Avec une licence d'enseignement de lettres classiques à la faculté de Nanterre, Régis Wargnier désirait se présenter au concours d'entrée de l'IDHEC mais l'école a été fermée 3 ans à la suite des remous des mouvements étudiants de 1968. Il fait alors une maîtrise de grec tout en ouvrant un atelier de photographie.

Puis, la chance, le hasard, lui font rencontrer Claude Chabrol. Premier stage avec ce dernier en 1971 sur le film *La décade prodigieuse* ou il fait la connaissance de Michel Piccoli (l'acteur principal du film étant Orson Welles). Tour à tour, Claude et Michel le feront travailler sur leurs films respectifs. Grâce à Claude Chabrol, il a été assistant metteur en scène, puis assistant à la caméra et enfin, régisseur général. Michel Piccoli lui fait rencontrer Francis Girod avec lequel il entame une longue et fidèle collaboration sur des films tels que *L'état sauvage*, *La banquière*, *Le grand frère et Le bon plaisir*. Il a eu l'honneur de servir également des réalisateurs étrangers remarquables comme Valerio Zurlini pour l'adaptation du *Désert des tartares*, Volker Schlöndorff pour *Le faussaire* tourné en pleine guerre du Liban, Margarethe Von Trotta pour son film *L'amie* et aussi Andreï Tarkovsky pour sa dernière œuvre *Le sacrifice*, coproduite avec la France.

En 1986 il passe à l'acte et réalise son premier film *La femme de ma vie*, histoire d'une dépendance amoureuse racontée à travers la musique et l'alcoolisme. Avec Jane Birkin, Christophe Malavoy, Jean-Louis Trintignant et Dominique Blanc. Le film reçoit le César de la première œuvre avec des nominations pour les quatre interprètes ainsi que le prix du jury au festival de Rio de Janeiro.
Puis il adapte au cinéma le livre de Susan Hill, *Je suis le seigneur du château*, une lutte sans merci entre deux enfants dans l'isolement d'une demeure bretonne avec une forte connotation sociale.
Belle reconnaissance publique et critique (et musique de Serge Prokofiev !). Les acteurs du film sont Dominique Blanc et Jean Rochefort, ainsi que David Béhar et Régis Arpin.



Le troisième film sera *Indochine* qui lui fera faire un tour du monde promotionnel. La distribution est prestigieuse : Catherine Deneuve, Vincent Pérez, Jean Yanne, Linh Dan Pham, Dominique Blanc. Le film remporte l'Oscar du meilleur film étranger avec une Nomination à l'Oscar pour Catherine Deneuve, le Golden globe du meilleur film étranger, les Césars pour Catherine Deneuve et pour Dominique Blanc, le Griffith award et le Goya : meilleur film européen.

Ensuite, *Une femme française*, inspirée de l'histoire de ses parents, tente de raconter la débâcle d'un couple aux prises avec les évènements politiques et militaires de son pays, guerre et décolonisation. Prix de la mise en scène au festival de Moscou où furent également récompensés Emmanuelle Béart et l'Autrichien Gabriel Barylli, meilleure actrice et meilleur acteur. Dans l'autre rôle principal, Daniel Auteuil.

En 1999, il réalise le film *Est-Ouest*. L'histoire d'un médecin d'origine russe dont la famille a émigré en France en 1917 et qui retourne sur sa terre natale à l'appel trompeur de Staline, plongeant alors sa femme et son fils dans l'enfer soviétique. Le film raconte leur combat pour survivre et repartir en France, combat qui durera des années. Ce film a été coproduit avec des partenaires russes et ukrainiens. Nominations comme meilleur film : aux Oscar, au Gloden globes et aux César. Elu film de l'année par le public russe. Les acteurs : Sandrine Bonnaire, Oleg Menchikov, Catherine Deneuve, Sergeï Bodrov.

En 2002, réalisation du film *Man to man*, film en langue anglaise (inspiré de différents récits d'époque). L'aventure épique et tragique de deux pygmées capturés au cœur de la forêt équatoriale par un anthropologue écossais et une aventurière flamande pourvoyeuse de grands fauves pour les zoos d'Europe. Les pygmées seront étudiés scientifiquement pour la plus grande gloire des anthropologues britanniques avant d'être exposés au zoo d'Edimbourg comme « le chainon manquant » jusqu'à ce qu'un des savants ouvre les yeux sur l'humanité de ses objets d'étude. Ce film a été vendu et vu dans de nombreux pays à travers le monde.
Dans les rôles principaux : Kristin Scott Thomas, Joseph Fiennes, Hugh Bonneville, Iain Glen, Lomama Bosecki et Cecile bayiha.

Ensuite, *Pars vite et reviens tard*, première adaptation de l'écrivain de polars Fred Vargas. Film de genre, film noir où le fameux commissaire Adamsberg, créé par la romancière, est incarné par José Garcia et a pour compagnon d'enquête, Michel Serrault. Prix de la NYPD (New York Police Department) au festival new-yorkais des « polars français ». Avec aussi Marie Gillain, Olivier Gourmet, Lucas Belvaux, Linh dan Pham.

Il réalise également des documentaires sous formes de reportages. *Liban année zéro* en 1992 sur le travail de l'Unicef avec les enfants et les adolescents libanais de toute confessions, de toutes origines : Leur apprendre à vivre en paix tous ensemble, eux qui n'ont connu que la guerre. Et, en tant que féru d'athlétisme, deux films sur ce sport : *Cœur d'athlètes*, portraits croisés de trois grands champions, l'Ethiopien Haïlé Gebrselassié (course de fond), l'Allemande Heike Drechsler (saut en longueur) et le Marocain Hicham El Guerrouj (demi-fond). *D'or et d'argent* où il a filmé le quotidien d'Haïlé Gebrselassié et d'Hicham El Guerrouj pendant les championnats du monde de Paris 2003.

Il a été par ailleurs membre du jury aux festivals de Cannes, de Shanghai, de Moscou et de Deauville.

Enfin, son goût des voyages et de l'ailleurs l'a poussé à accepter pour deux ans (2006-2007) la présidence du « Fonds Sud », organisation dépendant des Ministères de la Culture et des Affaires étrangères. Cet organisme étudie des dossiers de demandes d'aides à la production émanant des cinématographies des pays dits « émergents ». Les aides sont accordées selon deux critères : intérêt artistique et sérieux économique.

En 2010-2011, réalisation de *La ligne droite*, avec Rachida Brakni, Cyril Descours et Clémentine Célarié.

Régis Wargnier fait partie depuis l'année 2009 du comité de pilotage de la fondation « culture et diversité », créée par Marc de La Charrière, et dirigée par sa fille Eléonore. Cette fondation a pour but de favoriser l'accès aux écoles de la culture des jeunes des zones défavorisées, sur le principe de l'égalité des chances.

En 2014, il réalise le film *Le temps des aveux*, tiré du récit de François Bizot, *Le portail*, qui raconte l'histoire vraie de la relation sur plusieurs années de Bizot et de Douch, le bourreau de la prison de Phnom Penh S21, premier Khmer rouge à avoir été jugé pour crimes contre l'humanité.
Le film a été sélectionné dans de nombreux festivals, dont ceux de Telluride, dans le Colorado, et de Busan, en Corée du Sud.

La même année, Régis Wargnier a initié sur la chaîne Arte une série consacrée aux camps de réfugiés dans le monde, et filmée par des cinéastes. Il a réalisé le premier numéro, consacré à des réfugiés du Bouthan, exilés au Népal, pour lesquels les Nations Unies ont préparé des terres d'accueil, en Amérique, au Canada et en Australie.

En 2018, Régis Wargnier publie, aux éditions Grasset, son premier roman, *Les prix d'excellence*. Il publie un second roman en 2022, *La dernière vie de Julia B.*, aux éditions Robert Lafont.

JULIA DE NUNEZ

Biographie

Julia de Nunez est une actrice française née le 17 mai 2000, d'un père argentin et d'une mère française. Elle grandit à Paris et durant son enfance, monte des spectacles avec sa cousine. Parlant couramment l'anglais et l'espagnol, elle obtient son baccalauréat et intègre l'école d'art dramatique Jean Périmony. Elle sort diplômée en 2021 du célèbre établissement qui a notamment vu passer des grands noms comme Camille Cottin, Fanny Ardant, Sabine Azéma, Marlène Jobert, ou encore François Cluzet.

En 2022, Julia de Nunez est choisie pour incarner Brigitte Bardot dans une mini-série télévisée de six épisodes, écrite et réalisée par Danièle Thompson et son fils Christopher. La ressemblance avec l'icône française est frappante avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et ses lèvres charnues. La jeune actrice illustre parfaitement l'évolution de BB au travers de ce biopic qui retrace sa vie de ses 15 ans à ses 25 ans, soit de 1949 à 1959. Diffusée sur France 2 en prime-time début mai, la mini-série a su créer l'événement et se hisser en tête des audiences pour les deux premiers épisodes.

Julia de Nunez décroche ainsi son premier rôle suite à un premier casting réussi. Dans cette mini-série, la jeune comédienne donne notamment la réplique à Victor Belmondo et Jules Benchetrit. Reconnue pour son talent, elle reçoit la Nymphe d'Or du Meilleur Espoir International au Festival de Télévision de Monte-Carlo en juin 2023. Ce prix, qui vient récompenser le talent exceptionnel d'une actrice ou d'un acteur émergent et prometteur se distinguant par la reconnaissance internationale de son travail, lui a été remis par le Prince Albert II de Monaco, Président d'Honneur du Festival, lors de la Cérémonie d'Ouverture de la 62ème édition.

En 2025, elle incarne le rôle principal dans *La Réparation* et jouera prochainement dans le film de Élie Chouraqui, *Héro(s)*.

CLOVIS CORNILLAC

Biographie

Clovis Cornillac est un acteur, réalisateur et scénariste français, fils des acteurs Myriam Boyer et Roger Cornillac.
Enfant de la balle, Clovis Cornillac débute sa carrière sur les planches à 15 ans aux côtés de metteurs en scène aussi réputés que Peter Brook ou Alain Françon (*Une lune pour les déshérités*). Apparaissant pour la première fois au cinéma en jeune délinquant dans *Hors-la-loi* de Robin Davis, il interprète très tôt des personnages de malfrats (*Les Années sandwiches* de Pierre Boutron, *Il y a maldonne* de John Berry). En 1998, il tourne *La Mère Christain* sous la direction de sa mère, la comédienne Myriam Boyer.

S'il multiplie les rôles sur le petit et le grand écran ainsi qu'au théâtre, Clovis Cornillac devra attendre 1999 et *Karnaval* de Thomas Vincent pour voir son talent reconnu. Dans cette histoire d'amour sur fond de carnaval de Dunkerque, il campe un mari jaloux au sang chaud, une prestation qui lui vaut une nomination au César du Meilleur espoir masculin. A l'affiche de nombreux premiers films (*Carnages* de Delphine Gleize, *Vert paradis* d'Emmanuel Bourdieu), cet acteur tout-terrain impressionne en transsexuel dans le film de genre *Maléfique* en 2002.

Comédien au regard intense et au physique de boxeur – une activité qu'il pratique –, Clovis est nommé en 2004 au César du Meilleur second rôle pour sa composition d'attachant voyou dans *A la petite semaine*. Incontournable, il apparaît dans des films aussi différents que la tendre chronique *Malabar Princess* (2004), l'intimiste *La Femme de Gilles* et la fresque de Jean-Pierre Jeunet, *Un long dimanche de fiançailles*. Auréolé d'un César du Meilleur second rôle en 2005 pour son irrésistible composition de footballeur fan de Baudelaire dans *Mensonges et trahisons...*, il prend part, la même année, au délirant *Brice de Nice*.

S'imposant aussi bien dans le cinéma d'auteur que dans les grosses productions commerciales, Clovis Cornillac obtient des rôles de tout premier plan allant du pilote de chasse casse-cou des *Chevaliers du ciel* au commissaire Valentin des *Brigades du Tigre* en passant par le propriétaire d'une maison hantée dans la comédie disco *Poltergay* (2006). Après ses prestations très physiques dans *Le Serpent et Scorpion*, cet acteur de tous les défis continue son ascension vers la gloire en remplaçant en 2006 Christian Clavier dans le rôle de l'irréductible Gaulois pour la mégaproduction *Astérix aux Jeux Olympiques*.

Il se lance également pour la première fois dans le doublage grâce aux pingouins de *Happy Feet*, une expérience qu'il réitère cinq ans plus tard pour la suite du film de George Miller ainsi que pour *Sahara* en 2017. En 2007, il change à nouveau de registre avec la comédie dramatique et musicale *Faubourg 36* de Christophe Barratier. Pour les besoins de son personnage Milou, qui chante et danse sur les planches dans un spectacle haut en couleurs, il prend des cours de chant. Il poursuit en 2008 dans le genre dramatique en tournant sous la direction de Claude Chabrol dans *Bellamy*, porté par Gérard Depardieu.

L'année 2010 est marquée par sa participation à deux comédies, l'une policière (*Protéger et servir)* et l'autre romantique *(L'Amour c'est mieux à deux*). 2011 est à nouveau une année des plus chargées pour l'acteur. Enchaînant les films d'action et les comédies, il donne la réplique à Mélanie Laurent dans le sombre thriller *Requiem pour une tueuse*, avant de jouer un mari qui essaie sans succès d'avoir un enfant avec Olivia Bonamy dans *Une folle envie*. Il participe aussi à *Monsieur Papa* de Kad Merad avant de reprendre les rôles physiques pour le film policier *Dans la tourmente.*

Sa carrière ne connaît définitivement aucun temps mort, puisque l'année suivante, il se glisse dans la peau du charismatique animateur d'une émission radio dans la comédie *Radiostars*, sous la direction de Romain Levy. Toujours la même année, l'acteur devient François, un passionné du Tour de France dans *La Grande boucle*. 2015 marque un tournant dans son parcours : il passe pour la première fois derrière la caméra pour la comédie romantique *Un peu, beaucoup, aveuglément* où il incarne un inventeur de casse-têtes. Il remet le couvert pour la série de France 2, *Chefs*, où il enfile le costume d'un professionnel de la cuisine française.

S'il se contente de faire l'acteur durant la première saison, il met en scène quelques épisodes de la saison 2. Décidé à mener de front ses carrières d'acteur et de metteur en scène, il signe le dernier volet de la saga *Belle et Sébastien* dans lequel il s'offre le rôle du grand méchant, l'impitoyable Joseph. Le natif de Lyon livre son troisième film en 2022, *C'est magnifique !*, où il incarne le personnage principal, un homme naïf et gentil qui, suite à la mort de ses parents adoptifs, doit apprendre à survivre dans une société moderne qu'il n'a jamais connue et tente d'élucider le mystère de ses origines...

Entre ces deux réalisations, Clovis Cornillac joue dans *L'Aventure des Marguerite* et *Les Vétos.* A noter aussi ses prestations, dans un registre plus dramatique, du père de l'héroïne dans *Les Chatouilles* et du frère de Bouli Lanners dans *L'Ombre d'un mensonge.* En 2022, il signe *Couleurs de l'incendie,* qui fait suite à *Au revoir là-haut* adapté au cinéma par Albert Dupontel en 2017. L'année suivante, il se glisse dans la peau d'un professeur organisant une sortie peu commune avec ses élèves dans la comédie *Les Têtes givrées*, puis un maire de village aux côtés de Eye Haïdara dans le feel good movie *Monsieur, le Maire*.

Dernièrement on a pu le voir dans *Le Larbin* ainsi que dans *Un p'tit truc en plus* auprès d'Artus, film ayant comptabilisé près de 11 millions d'entrées.
Il est actuellement au théâtre dans la pièce *MurMure* de Lilou Fogli, mise en scène Jérémie Lippmann au théâtre de la Michodière, après avoir joué dans la pièce *Dans les yeux de Monet* de Cyril Gély, mise en scène Tristan Petitgirard au théâtre de la Madeleine.
Nous le verrons prochainement dans *Des jours meilleurs* de Elsa Bennett et Hippolyte Dard et *Vacances forcées* de François Prévôt-Leygonie et Stephan Archinard.

JULIEN DE SAINT JEAN

Biographie

Depuis son enfance, Julien De Saint Jean manifeste un vif intérêt pour le cinéma. À ses débuts, son aspiration est orientée vers des métiers tels que chef-opérateur ou réalisateur. Cependant, sa trajectoire professionnelle prend un tournant décisif lorsqu'il obtient une dérogation pour intégrer, à l'âge de 15 ans, le Conservatoire à Rayonnement Régional de Lyon, où sa passion pour le métier de comédien s'impose.

Après trois années au sein de ce conservatoire, Julien De Saint Jean rejoint l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique de Paris. Cependant, un an et demi plus tard, il prend la décision de quitter l'école après avoir décroché son premier rôle dans *Mise à Nu*, un téléfilm réalisé par Didier Bivel diffusé sur France 2. Les opportunités se multiplient, et il retrouve Didier Bivel dans *Emma Bovary* quelques mois plus tard.

La même année, Julien joue dans *Arrête avec tes mensonges* d'Olivier Peyon, aux côtés de Guillaume de Toncquédec et Victor Belmondo, ainsi que dans *Le Paradis* de Zeno Graton, présenté à la Berlinale 2023 dans la section Génération et pour lequel il fait partie des Révélations César 2024.

Parallèlement, Julien réussit les concours de la Classe Libre du Cours Florent et intègre la Promotion 41, où il a l'occasion de travailler avec des metteurs-en-scènes tels que Guillaume Vincent, Jean-Pierre Garnier, et Igor Mendjiski…

Il a interprété le rôle d'Andréa dans *Le comte de Monte-Cristo* de Matthieu Delaporte et d'Alexandre de la Patellière. Ce film est un carton au box-office et fait plus de 9 millions d'entrées en France.

On le retrouvera prochainement dans *Les jeux sont faits* de Nele Müller-Stöfen, *Fils de* de Carlos Abascal Peiró, *Love me tender* de Anna Cazenave Cambet et dans la serie *Merteuil* de Jessica Palud.

CRÉDITS

Avec	Julia de Nunez, J.C. Lin, Clovis Cornillac, Julien de Saint Jean, Louis-Do de Lencquesaing, Antoine Pelletier, Anne Azoulay, Andrzej Seweryn, Jag Huang
Réalisation	Régis Wargnier
Scénario	Régis Wargnier, en collaboration avec Manon Feuvray et Thomas Bidegain
Musique originale	Romano Musumarra
Image	Renaud Chassaing – AFC
Son	François Boudet, Nicolas Mas, Patrice Grisolet & Xavier Thieulin
Montage	Benjamin Favreul
Décoration	Ming-Jen Chen, Hsiehjun Yang
Costumes	Alexia Crisp-Jones et Daw Chyi Wu
Assistant réalisateur	Martin Blum
Directeur de production	Sacha Guillaume-Bourbault A.D.P
Produit par	David Gauquié, Julien Deris et Renan Artukmaç
Une production	CINÉFRANCE STUDIOS
En coproduction avec	FLASH FORWARD ENTERTAINMENT